



<i>Édito</i> -----	5
<i>L'Arrivée</i> -----	7
<i>Porosité</i> -----	9
<i>Dialogue Chouette - Chienne</i> -----	11
<i>Scène de Crime</i> -----	15
<i>Passer le mur des murmurations</i> -----	19
<i>Ma cuisine et les poules</i> -----	25
<i>Entrez c'est tout vert Partie 1</i> -----	27
<i>Histoire du Chat et de l'Arbre</i> -----	29
<i>Entrez c'est tout vert Partie 2</i> -----	33
<i>Bermoth l'Arbre</i> -----	41
<i>Eau</i> -----	43
<i>Qu'en est-il de la vie?</i> -----	47
<i>L'histoire d'un prunier résilient,</i> -----	49
<i>Séduite par une toute petite fleur</i> -----	57
<i>Racines tubéreuses et Camarades : Relevons-nous !</i> -----	59
<i>Nature love</i> -----	63
<i>Nuit</i> -----	67
<i>La princesse aux framboisiers</i> -----	73

ÉDITO

Presque un mois a passé depuis *Mille et une Mains*. Mais il nous reste, quand nous y repensons, la lumière. Celle d'un soleil venu sans qu'on l'attende, micro-climat d'Avioth. L'odeur du feu de bois allumé en fin de nuit pour réchauffer le gîte. Les silhouettes penchées sous les arbres sur leurs carnets d'écrits. Des images de vierge noire, de couloirs souterrains envahis de chauve-souris, d'arbre mangeur de chats, de Fiat 500 empêtrée dans les lianes amazoniennes...

Ce week-end d'écriture dans tous ses états, nous l'envisagions comme une expérience en intelligence collective, visant à stimuler la créativité et favoriser la rencontre. Ce fut un succès, et un peu plus encore. Ce fut un petit miracle – une brèche ouverte dans les trépidations de nos vies, dans la grisaille de cette fin d'hiver et la routine qui efface les contrastes entre les jours. Quelque chose s'est ouvert. Une confiance s'est tissée au sein du groupe, entremêlant les récits et nous emmenant ailleurs.

Pour tout ceci, nous voudrions dire merci. Merci pour votre investissement, pour vos textes, pour vos présences si riches, curieuses et créatrices.

Florence & Moïra



L'ARRIVÉE

OLIVIER LACANAL

Des pièces vides, meublées mais vides, des couloirs , des escaliers, des portes ouvertes, d'autres fermées mais toujours personne.

Dans une chambre, une valise bleue à roulettes s'est échouée contre un bas-flac recouvert d'un pauvre matelas. Silence.

Une odeur étrange imprègne le lieux. Une baie vitrée donne sur le jardin. Un ru y coule, vif. Quelques moineaux virevoltent autour d'un cerisier en fleur. Les vitres filtrent leur gazouillis. Point de pendule ni de robinet qui goutte, rien qu'un silence compact.

Le froid sourd des murs épais.

Il est 17:00. Est-ce le bon jour ? Mais oui, les trois véhicules aux chiffres rouges, là, devant la bâtisse l'attestent. Mais est-ce si sûr après tout ?

Soudain un pick-up arrive en ferraillant. En débarque toute une équipe de gens bourrus qui le saluent et l'instant d'après l'ont oublié. Quelqu'un l'appelle ? Mais non, c'est l'un des occupants du véhicule qui répond. Sentiment d'irréalité, de

transparence. Il se met à penser à cette vieille série à la télé, l'homme invisible. Il n'est pas inquiet, juste amusé.

Soudain, une boule de poils blanc cassé tirant dans son sillage une longe, se précipite à ses pieds qu'elle renifle, pleine de curiosité, d'espoir peut-être. Elle accepte quelques caresses avant de s'éloigner en jetant de fréquents regards en arrière. C'est une invitation à la suivre, ou je ne m'y connais pas.

Et les voilà partis...

POROSITÉ

ISALINE LEFEBVRE

Un vol d'étourneaux
Telle une danse d'accueil
Au va & vient d'un large radeau

L'instant qui fige l'œil
L'incompréhension du silence qui s'en suit
La puissance d'une atmosphère nouvelle
Comme un souffle chaud caressant la nuit
Et qui émerveille

Ce matin, ils étaient toujours bas dans le ciel
Moins unis qu'hier
Mais tout autant merveille

Par la fenêtre, un cerisier blanc
Rempli d'abeilles
Le début d'un printemps
Et toi qui dors, qui bouge, qui berce

Haut nichés, les gargouilles les protègent
Font peur aux démons qui s'insurgent dit-elle

L'autre parle d'une porte vers la porosité
Poreux, ça transperce, du bout des ailes

Une chaleur vive, orange
Émanante des braises inconstantes

Les yeux piquent, la fatigue s'invite

Là-bas, une chaise suspendue à vautours

Au loin, un bouquiniste absent mais fou
Qu'est-ce au fond la folie ? a-t-elle soulevé
Qui est la norme sévère ?

Peut-être bien la chouette intemporelle
Ancrée dans la forêt nourricière

DIALOGUE

CHOUETTE – CHIENNE

ISALINE LEFEBVRE (UHU) & OLIVIER LACANAL (CHLOÉ)

- Mais alors Chienne Chloé, que faites-vous avec cet étranger, inconnu de nos contrées ?

- Ah, Uhu, ma chouette amie, j'ai trouvé ce bipède qui était aux abords de la maison de partage, seul et désolé.

- Chienne Chloé, votre maitresse ne vous a-t-elle pas appris à ne pas accepter des caresses de tout homme esseulé ? Que savez-vous de lui ? Quelles sont les intuitions qui vous mènent à lui faire confiance ?

- Uhu, savez-vous ses caresses étaient fort douces. Néanmoins, la vigilance reste de mise j'en conviens. Je veille à maintenir sa longe très courte.

Me voilà rassurée et soulagée de vous savoir maîtriser nos frères cadets. Et comblée de vous revoir, pourquoi avoir attendu si longtemps ?

- Uhu, ma chère, laissez-moi vous conter : j'avais rejoint un groupe de congénaires pour quelques jours d'activités créatrices : écriture, dessin, chant, repas gastronomique pris

en commun (c'est ce que j'ai préféré d'ailleurs), repos en dortoir, tai-shi, massages tantriques (ça c'était bien aussi). Plein de nouveaux amis, vous devrez essayer !

- Mmmmh, je vois que vous avez bien été occupé. En effet, tant d'activités qui éveillent et suscitent ma curiosité. Néanmoins, vous savez que mon âme s'élève bien au-delà de ces activités auxquelles vous vazez. Mais bien merci pour la proposition. Et au plaisir de goûter un de ces mets, là-dessus je pourrai peut-être faire un écart. Mais laissez-moi maintenant vous raconter : pendant que vous vous amusiez avec vos crayons, il m'est arrivé une drôle de mésaventure : une gargouille de la basilique s'est détachée de son lieu initial pour venir me susurrer à l'oreille que ma fin était proche. Depuis lors, je n'arrive pas à fermer l'œil, ni le jour, ni la nuit.

- Uhu, votre fin prochaine annoncerait-elle le début du chaos ? Étape passage, pas de sagesse donc vers un nouveau paradigme. Il est plus que l'heure que des temps nouveaux arrivent, réjouissons-nous, tous ensemble !

Dialogue Chouette - Chienne



SCÈNE DE CRIME

CHRISTINE DELBRASSINE



Inspirée par le jaillissement d'émotions, qui m'a surprise, à la vue de ces oiseaux morts et intriguée par l'histoire de ces abeilles qui avaient fui la ruche, l'histoire aussi de cette Vierge noire d'Avioth, à qui on avait repeint le visage en blanc. Il n'en fallait pas plus pour que mon imaginaire se mette en action et mixe un cocktail de saveurs polar et ho'oponopono, sucré-salé, doux-amer, comme je les aime ...

Mille et une mains

Le lieu :

Avioth, Centre de Partage, Parcelle numéro 5, ancienne ruche

Les éléments :

La terre boueuse, des arbres dénudés.

Au bord du terrain, coule une rivière.

Au centre, l'ancienne ruche.

Au-dessous du nid d'abeilles abandonné, une Vierge blanche, posée sur un socle en pierre, jonché de serpents rampants.

Les victimes :

Deux merles noirs, gisant sur l'herbe verte.

L'énigme :

Comment ces merles sont-ils morts ?

Mort naturelle ou surnaturelle ? Crime de raison ou de passion ?

Les indices :

La Vierge est blanche.

Des serpents rusés serpentent.

Des jonquilles jaunes rayonnent.

Un ange, en faïence ébréchée, git au pied du tronc d'un arbre dénudé.

Un ruché abandonné par ses abeilles.

Les sons :

Un silence assourdissant, longtemps ...

Et puis un murmure, tout doux, insistant ...

Je tends l'oreille ...

La Vierge susurre :

- Pardon, pardon, pardon !

- Que dis-tu ?

- Je suis désolée ...

- De quoi ?

- D'avoir tué les merles ...

- Pourquoi ?

- Ils m'ont trahie ...

- Qui ?

- Les hommes ... Il y a longtemps ...

- Qu'ont-ils fait ?

- Ils m'ont enlevé ma couleur originelle, ma couleur noire, mes racines ... En me recouvrant de peinture blanche, ils m'ont masquée, trahie ... Je me suis vengée ...

- Pourquoi ?

- Parce que la trahison, parce que la souffrance ... La douleur persistante et muette a lentement asséché mon cœur, obscurci mon esprit, empoisonné mon âme ... Ce poison a contaminé

la terre ... et amené la mort. Pardon, pardon, pardon ! Je suis désolée ! Je vous aime !

- Merci ! Tu es pardonnée ! Tu es aimée !
- Et ta couleur originelle te sera rendue.
- Tes racines revenues, les oiseaux chanteront, les abeilles butineront ...
- Et les gens d'Avioth s'aimeront à l'unisson.

PASSER LE MUR DES MURMURATIONS

SANDRA LEGRAND

Second passage au village d'Avioth
Terres de partage et beaux rivages
Eveil du printemps
Concerto pour oiseaux en sol majeur.
Sortir de ma tanière intérieure
Mon corps tout engourdi
S'ébouriffer, se déplier, se déverrouiller

Faire ses premiers pas dans un petit jardin d'Eden
Un pas à la fois
En respect de soi
Et des vivants petits et grands
Ouvrir toutes ses écoutilles
Tendre l'oreille
Pour une louve solitaire
Se mêler à un groupe pour quarante-huit heures
Un défi, une gageure

Dans le ciel comme une magistrale salutation
Un signe d'ailleurs

Une danse d'étourneaux
Comme des vagues qui s'élèvent et ondulent
Milliers d'individus ne formant plus qu'un seul corps
dansant
On les nomme des Murmurations
Virtuoses prodiges
Harmoniques du vivant
Promesses d'union

Impression de joie intense, impatience
A l'approche du village parmi les verts et les bruns des
collines
Comme un chiot je sautille en tous sens
Sentiment de retrouvaille non d'un lieu mais d'une entité
Une personne vénérée
Et soudain la voilà, au détour d'un virage
Cette très vieille Dame, Notre- Dame
Aux deux tours telles deux coiffes pointues
Aux deux visages
Aux deux Vierges blanche et noire
Celle de Bois, Celle de Pierre
Grande Dame, Gente Dame
Immuable et calme
Aux deux bras dressés vers le ciel

Des oiseaux noirs sur tes sommets
Crient et tourbillonnent inlassablement
Telle une sombre chevelure au vent
Ou des oriflammes obscures d'un seigneur disparu

Choucas virevoltants des hautes tours
Mi-pigeons mi-corbeaux
T'adressent-ils des louanges ?

Vieille Dame des champs et des collines
Comme un semblant de cris de goélands et d'onde marine
Choucas, Oiseaux de terre, de mer, de tempêtes
Sous les écheveaux de choucas, ferme les yeux et la mer tu
entendras !

La haute Dame m'apparaît soudain comme une falaise sans
mer
Et sa horde pétrifiée de monstres marins
Grande Dame à l'œil de cyclope
Les bras implorants le ciel
Les pieds racines séculaires profondément ancrés dans la
terre labourée
Autrefois sacrée

En ton habit de pierre bordé de dentelles.
Dame royale, dame de cœur et ses sentinelles
Tu ries aux éclats quand surgit l'arc en ciel
Un rire doux chatouillé par les nombreux ruisseaux
Résonne en continu au fin fond des forêts

Mon regard caresse ta robe jaune miel jusqu'au coucher du
soleil
La nuit tu scintilles encore sous les rayons de lune
Et tu murmures aux insomniaques
Des récits, des légendes d'anciennes déesses-mères,
D'anciennes femmes puissantes en cavale
Parfois démasquées et brulées au bûcher
Filles d'Isis et de Lilith aux secrets celés
Planquées dans les monts et forêts du monde entier

Au petit matin tes cloches bourdonnent
Ton jaune doré irradie

Les premières fleurs montrent leurs bouts du nez
Les choucas voltigent, cabriolent et chantonnent
Les gargouilles ricanent
Les jardiniers s'activent

Il est déjà temps de repartir
Emmener dans nos poches des bribes de vos sourires
Concerto d'esprits vifs, joyeux, généreux
Entre nous tous et toutes,
Des murmures, de l'écoute
Se laisser toucher, s'enlacer, se surprendre
Se reconnecter, se réancrer en ces temps perturbés.
Éclats de *rires* et éclats de *larmes* retenues

Et une ritournelle passe comme une hirondelle :

Pierre piété oiseaux
Printemps bois ruisseaux
Pierre gaité avio
Avions oiseaux rions
Pierre amours passions
Printemps cabanes unissons
Respirations rêves bulles de savons
Pierre dessins semons.



Mille et une mains

MA CUISINE ET LES POULES

ISABELLE THIRY

En découpant mes courgettes en silence, méthodique, je regarde les poules s'agiter. vCela me fait du bien de les sentir si proches, si vivantes, elles se joignent à moi pour ces doux moments de paix. Une d'elle m'intrigue (une blanche) elle joue à la dissidente, s'échappe, vole au-dessus de la clôture, elle essaie de trouver des vers de terre en picorant près des poireaux.

Et cela semble normal à tout le monde qu'elle s'échappe (en plus près des poireaux, tant de semis, si peu de récoltes à cause des taupes, des mulots).

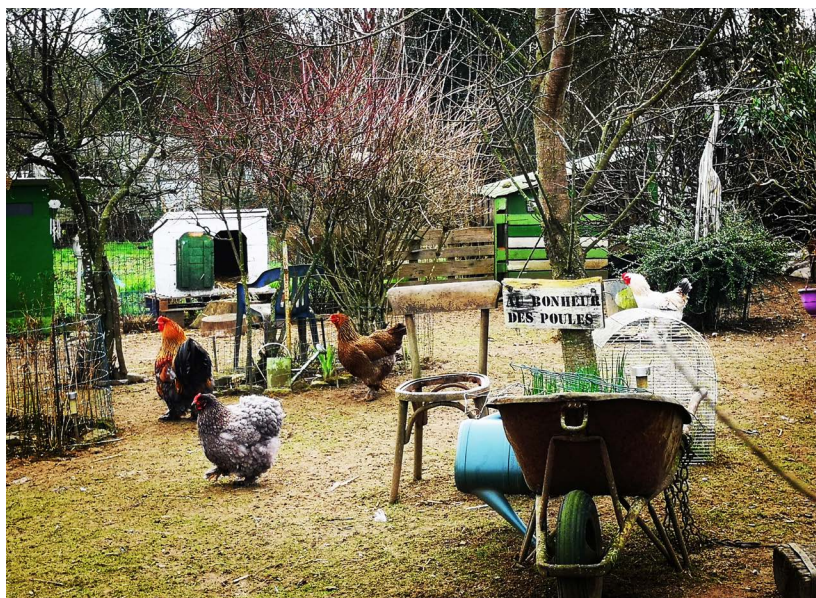
Est-ce toujours la même poule qui s'échappe ou se relaient-elles dans cette escapade ?

J'ai envie de lui mettre un fil de couleur autour du cou pour la reconnaître mais si cela se sait en haut lieu, on risque de lui couper une aile alors NON!

Je trouve que ces poules ont le droit de faire ce qu'elles veulent, elles ont assez souffert avant de venir ici : burn out, dépression profonde dans leurs élevages intensifs, elles ont envie de vivre

pleinement quoi... Silence. (J'entends Jack qui me dit : *j'en ai marre de l'anthropomorphisme*).

Je coupe mes champignons, je les fais rissoler, est ce que la poule dissidente va dormir dans un arbre ou bien au chaud dans son abri ? Moi j'aurai peur à sa place, peur du renard, de la fouine, elle risque beaucoup mais la liberté a un prix, le sait elle ?



ENTREZ C'EST TOUT VERT

PARTIE 1

DONATIENNE CAPPELLE

2 mars 2024

C'est le matin. Le froid pique. Contre toute attente, la lumière jaillit tout feu tout flamme, aube colorée. Lumineuse.

Elle me regarde. M'observe. Me scrute. Elle ne me voit pas. Pas vraiment. Je ne la distingue pas non plus complètement. Je suis comme aveugle. Elle.

Elle se penche vers moi et sourit. Une seconde, je pense qu'elle va me toucher, me tripoter même. Mais non. Elle recule. Comme avec respect. Elle tend les bras en l'air, vers le ciel. Puis les replit. Elle se tourne vers le soleil naissant. La Chouette de son inquisiteur la surveille. Je me méfie parfois de la Chouette. De son regard. Pas folle la guêpe.

Elle. Elle m'intéresse. Elle s'est assise non loin. Fixe la basilique. Peut-être attend-elle qu'un miracle se produise. Qu'une vierge noire apparaissent comme par magie. Mais non. Les enchantements ne se trouvent pas là où on pense. Les vieilles âmes ne sont pas dans les statuettes dispersées

dans le jardin, ni dans le petit tas de pierres bien construit. De plus la grande à la plus petite. Non non non. La vie Sauvage, l'âme du lieu sont partout autour de nous. En nous. Il n'y a pas de barrières, ni de barbelés entre mon monde et le leur. De multiples sentiers multicolores, des passerelles permettent de voyager d'un monde à l'autre. Il suffit de le sentir.

Elle. Elle sait. Je le sais.

Elle a ramassé délicatement des vestiges d'une floraison trop rapide. C'était l'aube il y a quelques instants et voilà déjà le crépuscule. L'air est plus vif. Les gouttelettes de rosée sont restées là toute la journée offrant au jardin un air d'aquarelle éplorée. Le ciel s'épaissit. La voûte sombre invite au retrait. Mais elle reste là. Immobile. Je crains un instant qu'elle se soit fait statufiée sous quelque sort lancé par la Chouette sournoise. Non. Elle se lève soudain. Tend les mains et effleure tout ce qui se trouve autour d'Elle. Elle s'approche. Je me tends. Je frémis. Je veux lui dire de venir me voir. Elle m'entend, je ne sais comment et pose sa main sur ma peau fripée et dure. Sa chaleur intérieure m'envahit. Elle me caresse. A tâtons. Elle m'enlace. Amour.

Je ne sais plus qui je suis. Je me prends pour l'un des leurs. Ne me quitte pas...

HISTOIRE DU CHAT ET DE L'ARBRE

JULIETTE DELGRANGE

Préambule

La première partie de ce texte a été écrite solitairement suite à une vision matinale inspirante. J'ai eu l'envie de me mettre dans la peau d'un autre être vivant observé par moi-même. Après ma rencontre avec Donatienne Capelle et le partage de nos deux histoires, nous avons remarqué d'étranges phénomènes d'écho. Elle aussi s'était glissée dans la peau d'un autre être vivant et elle aussi avait intégré son propre regard observant la scène, avec toutes sortes de jeux d'observations et d'interactions. Nous avons donc décidé d'écrire la suite de notre texte en gardant l'observatrice externe, qui est à la fois elle et moi ou une autre humaine, et d'organiser la rencontre entre l'être vivant qu'elle a choisit d'incarner et l'être vivant que j'ai choisit d'incarner (qui ne sont pas des humains mais je garde le flou pour ne pas influencer votre lecture). Nous avons terminé d'écrire chacune notre texte sans nous concerter plus que ça et nous avons de nouveau été frappée de stupeur à la lecture de la suite de l'histoire. En effet, autant elle que moi avons fait en sorte que l'être vivant que j'avais choisit d'incarner soit absorbé, piégé et disparaisse à l'intérieur

de l'être vivant qu'elle avait choisit d'incarner ! Quel moment magique, permis certainement par ce lieux rempli de mystère.

Histoire

J'aime sentir mes poils chauffer par le soleil. Il passe à travers les nuages et me caresse. Il n'est pas tout à fait là, subtilement voilé mais il arrive quand même à me toucher. Alors je m'arrête un moment au bout du chemin pour sentir son rayonnement et je souffle de plaisir.

Elle m'observe par la fenêtre. Son regard ne me gêne pas bien que je préfère ne pas m'en occuper. D'autant que je viens de repérer un groupe d'oiseaux bien plus palpitants à hauteur de buisson. Oiseaux, mes passions, mes amours, ma joie et si j'ose dire... ma raison de vivre ! Il y en a qui savent dormir en volant dans le ciel ! Il paraît aussi que ce sont d'anciens dinosaures toujours vivants ! J'échangerais sans hésiter mes poils contre autant de plumes. Je serais... une Perdrix à l'ombre des carottes sauvages. Je serais une Alouette voguant au dessus des champs, bien plus haut que la plus haute tour de la basilique. Je serais une Linotte mélodieuse, un Moineau niché dans le volet, ou même une Caille trop mignonne qui court partout.

Souvent je m'approche des oiseaux à pas de loup pour ne pas les effrayer. Je me fais la plus discrète possible et je rase le sol. Je suis à peine plus imposante qu'un massif de perce neiges fatigués. J'ai abandonné depuis longtemps l'idée de leur parler car le son qui sort de ma bouche ne ressemble jamais au chant espéré et je comprends que ce soit effrayant... Ma technique d'approche, quant à elle, est parfaitement adaptée. Je le sais parce que j'ai étudié le comportement des oiseaux. Je veux juste m'approcher assez pour leur faire des petits bisous

et pourquoi pas avoir un oiseau de compagnie qui dort dans mon lit et m'apprend à voler. Ça ne me semble pas irréalisable, d'autant que je n'ai pas le vertige et que je sais déjà sauter très haut.

Mon cœur bat fort et je suis parcourue d'un frisson d'excitation. Pitié qu'ils m'acceptent dans leur groupe! Je suis tout près d'eux, je vais bientôt les frôler et ... et ... ils s'envolent... A la dernière demi-seconde, ils m'abandonnent. Je ne leur en veux pas, c'est juste que certains jours, je doute de ma propre existence. Je suis peut-être morte à la naissance et la Vierge Noire à sauver mon esprit errant. Je ne vois que ça comme explication. L'autre derrière la fenêtre semble témoin de mon échec, au moins j'existe dans ses yeux à elle.

Son regard ne me gêne pas, mais il me transperce. Les yeux sont tellement puissants, il suffit de les ouvrir pour faire exister ce qui nous entoure et de le fermer pour que le monde s'arrête de tourner. Que se passerait-il si tous les êtres vivants fermaient leur yeux en même temps ? Que se passera-t-il si elle arrête de me regarder ?

Je préfère ne pas y penser et suivre les oiseaux. Ils me conduisent à une masse géante plantée dans le sol. Le chose est si grande que je n'en distingue que la base verte et mousseuse. Ça ressemble à un pelage et ça en a la douceur. C'est à la fois stable et mouvant. Arbre. Je peux m'y frotter et il m'accepte tout de suite. Il ne s'envole pas, il ne m'abandonne pas. Et je crois bien que je peux essayer de lui parler.

- Dis-moi grand arbre, pourquoi me regarde-t-elle ?

- Elle est comme nous, elle a aussi besoin de se sentir exister. Elle aime regarder et toucher. Un peu comme toi, elle se sent observée parfois, elle est seule et rêve certainement de voler

! Elle voit très bien mais elle n'entend presque rien. Elle a un problème de communication irrésolu avec la nature, ce qui alimente sa fascination et son intérêt. Exactement comme toi avec les oiseaux. Mais vient plus prêt de moi maintenant, écarte la mousse et pousse ta tête contre mon écorce si tu veux disparaître. Ferme les yeux et entre, aller, tes poiles sont déjà verts comme la mousse et l'existence est trop abstraite pour nous.

Je regarde une dernière fois vers elle. Elle a fermé les yeux aussi, j'y vois un signe et me laisse guider par la voix ensorcelante de l'arbre. Mes poils sont déjà verts, ma peau se durcit et je disparaïs. Mon corps disparaît, ou bien il se transforme pour être précise. Quelque part à l'extrémité lointaine d'une de mes nombreuses pattes, un oiseau joue avec moi et vient dormir dans mon lit.



ENTREZ C'EST TOUT VERT

PARTIE - 2

DONATIENNE CAPPELLE

Elle m'enlace... Amour.

Un bruit furtif... Ah non ! Qui vient nous déranger dans nos ébats nocturnes ? Elle s'est éloignée brusquement. Accroupie dans un recoin sombre, elle fixe un point dans l'obscurité.

Je sens quelque chose approcher. Ah non ! Pas lui ! Il se fait les griffes sur ma peau... et j'en ressors tout meurtri.

Les oiseaux qu'il suivait se sont nichés dans mes branches. Quelle idée aussi de vouloir jouer avec eux ? Le mouvement a cessé. Un silence, une immobilité s'installent. La nuit s'épaissit encore. Pas un atome de lune n'éclaire les environs. Se roule à mes pieds. Sur un lit de mousse. Noir dans le noir. Des gouttes de pluie commencent à tomber. Il cherche un abris sous le lierre.

Passe sa tête par le fente, la brèche, la fissure creusées par le temps. Puis, soudain, disparaît.

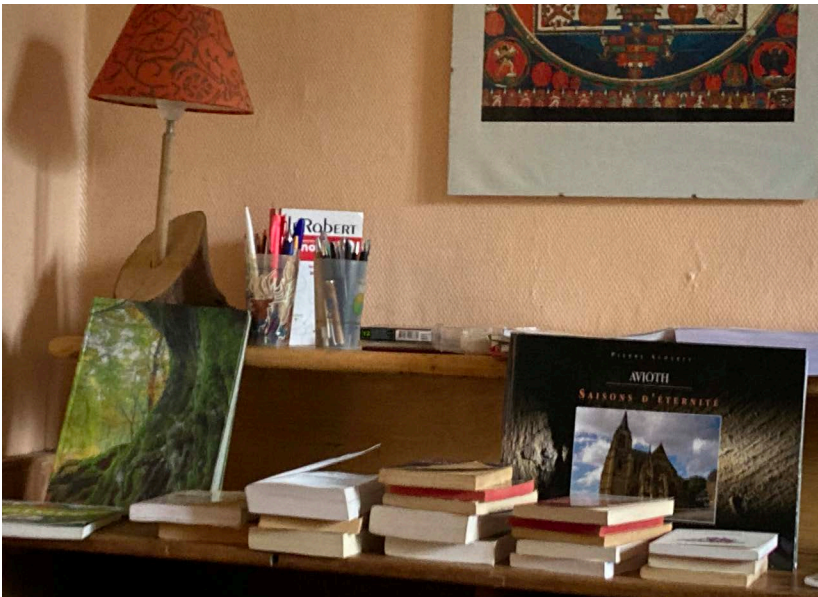
Il est rentré ! Il s'est faufilé dans l'entrée secrète. Fouineur.

Poule mouillée. Enfin, il sera à l'abris maintenant. Pour toujours. Je le sens prisonnier. Il n'a aucune chance. La gargouille ne l'aura pas épargné.

Il s'est volatilisé. Englouti par l'arbre de lierre. Elle se lève et s'approche de l'endroit où il se trouvait un instant plutôt. Un trou profond comme une blessure non cicatrisée taille le tronc sur toute sa largeur. Elle regarde à l'intérieur, y plonge sa main sans hésitation. Elle tâte de ses cinq doigts les parois. Cela n'a rien à voir avec ce qu'elle s'imaginait. C'est doux, chaud, moelleux. Tout d'un coup, elle sent qu'on lui agrippe la main. Quelque chose mort. Elle tente de se dégager mais se sent attirée par une force invisible. En quelques minutes, elle disparaît à son tour. La fente se referme. Cachée par le rideau de lierre. La mousse. L'écorce recouvre l'espace ouvert quelques instants plutôt.

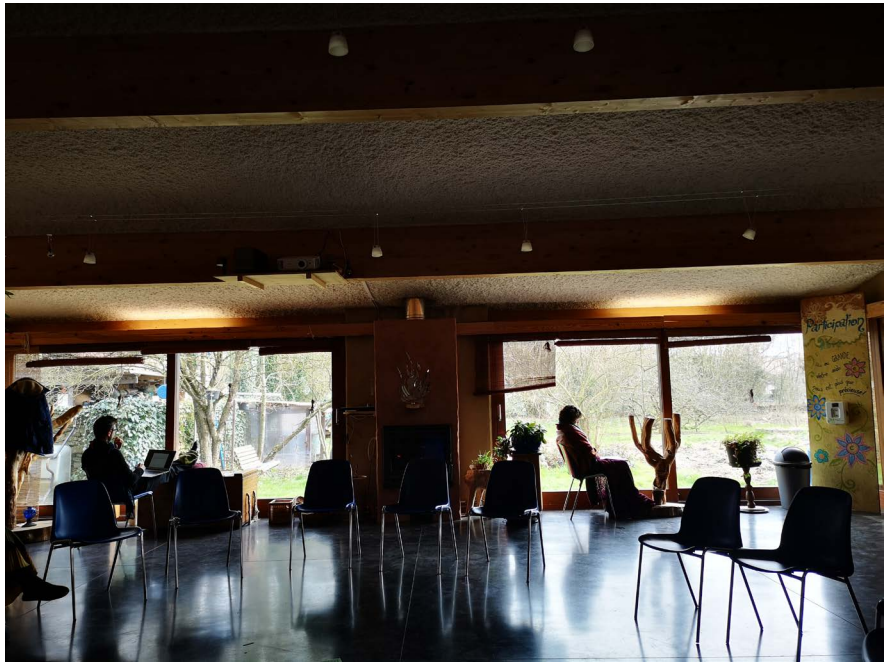
Je me referme. Pour toujours. A trop vouloir s'ouvrir aux autres, ça finit toujours par des emmerdes... !

Entrez c'est tout vert Partie - 2













BERMOTH L'ARBRE

TRISTAN CASTELLI

Bermoth l'Arbre
alimente faune et flore
par sa tendresse séculaire
aux milles racines

Bermoth l'Arbre
lieu de passage du petit peuple
pilier de nos féeries sauvegardées
par delà nos coeurs

Bermoth l'Arbre
déjoue les caprices de l'horloge
par un mouvement tantôt lent tantôt rapide
tant ses ramifications se déploient
dans une danse vitale

Bermoth l'Arbre
puise son nectar
dans la sagesse d'une rivière
qu'il épaissit en retour
d'un divin amour

Bermoth l'Arbre
au souffle joyeux
alimente les voyageurs qui s'adossent
à la vibration de son tronc
– délicatesses d'un monde poreux

Bermoth l'Arbre
« Entrez C'est Tout Vert »
nous traverse et nous transporte
en toute saison
par la jolitude des choses

EAU

SOPHIE CEREGHETTI

Eau. J'ai mal à l'eau. Je vibre eau.

Je suis là pour couler. Sans cesse. Car je suis mouvement pur et perpétuel.

Des produits suspects coulent en moi, non désirés, étrangers.

Or je suis faite pour hydrater les humains, les animaux, la Terre.

Je voudrais être pure, pure de toutes ces substances.

Je suis pourtant là pour être bue.

La main de l'homme non raisonné peut faire si mal, comme ça, gratuitement, inconsciemment ou consciemment. Avec fatalisme toujours, avec l'illusion de ne pas pouvoir agir autrement.

Que faire ? Que faire ?

Alors, je coule. Sans m'arrêter.

Couler et continuer de couler.

Grandes eaux, pluies, ciels enragés, tourmentés, évaporation, neige, fonte des neiges, courants forts, trop d'eau, trop d'eau.

J'inonde parfois les habitations des hommes. Et là, je deviens catastrophe.

J'abime tout sur mon passage. Je ne fais que passer. Tout passe.

Oh, eau. Je suis la vie. On le sait : sans eau, catastrophe aussi.

Avez-vous vu ces images de terres assoiffées, craquelées, là où je ne suis plus passée depuis trop longtemps ?

Ils appellent ça « désert ». Désolation.

Là où je suis, je réveille la graine, le vert renaît, tout renaît. Ce beau vert nouveau, si doux à regarder.

Je me donne sans cesse. Je suis faite pour être prise. Je suis faite pour être mélangée. Je peux devenir boue, argile. Je suis faite pour être chauffée, cuisinée, transformée, absorbée.

Alors pourquoi ? Pourquoi un humain a peur de mettre ses pieds dans ce ruisseau en voyant du gris, en sentant une odeur étrange, pas nette, en ne voyant pas de poisson ?

Méfiance. Je sens l'égout.

Je suis faite pour être indolore.

Je suis faite pour être fraîche.

J'apaise. Je lave.

Je peux tomber en fine bruine aussi. Ça, j'aime bien. Être comme un petit brumisateur sur la terre ou sur des cheveux qui se mettent à croller.

J'offre des sons sublimes, relaxants, rassurants.

Grandes eaux, lacs, étangs, mers, fleuves, rivières... Tous ces petits corps qui s'ébattent et se rafraichissent.

Une ville où je passe est plus vivace. Son air est plus épuré. J'y amène du vent, un courant d'air, une brise, toujours fraîche.

On m'a nommée Tamise, Danube, Meuse...

Il y a aussi ces fanas qui, en hiver, me traversent à la nage. Je renforce leur humanité, disent-ils.

Je peux faire tellement de bien. Je peux même guérir. Je suis porteuse de tous ces minéraux, quand je suis thermale. Je peux détendre. Je peux être chaude, tiède, froide, glacée.

Je peux prendre tellement de formes. Geysers.

Alors pourquoi ? Toujours ce pourquoi ?

Je peux être rebelle, forte, puissance inouïe, destructrice. Conduite, guidée, manipulée, canalisée, non désirée, tant attendue, espérée, douce, tranquille, insalubre, salubre, sale, propre.

Mais je suis toujours vitale. Je suis partout. Même dans ton corps, humain.

Omniprésence, omniscience.

J'en ai porté des bateaux, des paquebots, des petites barques. J'en ai mené des gens de continent en continent.

Je suis soutenance. Je suis une bonne logeuse aussi. Combien d'espèces vivent en moi ?

Je suis une bonne marieuse. Je ne compte plus le nombre d'accouplements qui se passent en moi.

A cause de moi, tu as construit des caniveaux, des ponts, des tunnels, des tuyaux de ciment, des canaux, des égouts. Et pour moi, et toi, tu as construit des fontaines, des abreuvoirs. Je parcours des souterrains, des grottes.

Je peux être décharge, cimetière, sacrée, honorée, remplie de croyances.

Je peux être tout cela et ne pas l'être aussi.

Je peux être tellement, trop.

Je veux juste être mon origine. Rester pure.

Et je coule, coule, coule.

TEXTE 13

**QU'EN EST-IL DE LA
VIE?**

SOPHIE D

Mille et une mains

L'HISTOIRE D'UN PRUNIER RÉSILIENT,

FAUVE NOËL

Cet arbre qui a poussé dans le jardin du centre de partage a quelque chose d'inspirant en cette fin d'hiver. La Vie est un cycle où chaque saison est importante et l'arrivée du printemps donne une toute autre énergie à ce lieu qui m'est cher.

Au départ, j'ai cru que c'était un cerisier, puis on m'a dit : « Non c'est un pommier » et puis finalement le maître du lieu m'a dit en fin de stage que c'était un prunier.

Mais pourquoi s'appesantir sur son essence en fait, il est tout simplement !

Ce qu'il donnera le moment venu comme fruits peut être surprenant et c'est bien ainsi, c'est chouette les surprises...

Et puis, celui qui le regarde de l'extérieur ne peut pas imaginer ce qu'il porte au plus profond de lui-même ni le goût de ces fruits futurs.

Cette tendance à vouloir savoir et à croire que l'on sait est typique chez l'humain qui se croit parfois au-dessus de nous, les êtres de la Nature.

Nous pouvons nous aussi nous adapter à l'environnement que nous impose ces drôles de bête à deux pattes qui parfois viennent gentiment s'asseoir auprès de nous pour méditer mais d'autres fois viennent pour nous assassiner avec une drôle de machines aux dents acérées en faisant fuir nos hôtes adorés, les oiseaux.

Bref, je m'éloigne du sujet principal, ça risque bien d'arriver encore souvent pendant cette histoire que je vais vous raconter, c'est dans ma nature aussi, il faudra que vous fassiez avec... Adaptation !

Donc, me voilà, vous me voyez avec mon tronc biscornu et cette attitude un peu bizarre que j'ai de ne pas pousser comme les autres, droit et fier de sortir de terre.

Non, j'ai eu quelques petits soucis de parcours, on a tenté de m'anéantir car je ne poussais pas droit selon les attentes de ceux qui ont planté la graine, m'ont ensemencé.

Ils m'ont donné la Vie mais à la condition que je réponde à leurs attentes et leurs propres besoins.

Ce n'était pas des conditions très justes mais c'est là que ma capacité d'adaptation m'a été fort utile.

A l'abri de ce monde que je percevais comme hostile, j'ai été puiser dans mes racines souterraines la force nécessaire pour me construire le plus sainement possible dans ce drôle de milieu que beaucoup des compagnons de mon espèce n'ont pas dû subir.

Je les regardais du coin de mon tronc évoluer librement avec tout ce dont ils avaient besoin pour leur bon développement, il y avait sûrement une envie profonde tapis en moi d'avoir ce droit à cette douce insouciance.

Je me suis senti bien seul et incompris dans mes jeunes années.

Comment était-ce possible d'avoir cette sécurité autour d'eux, de grandir dans un environnement si beau, si bon ? Quelle chance ils ont et ils ne le savent même pas ... Ils ont confiance en la Vie sans conscience du danger autour d'eux, remplis d'innocence. Ils découvrent le monde sans toutes ces peurs qui m'assaillent depuis ma venue sur terre et même avant, en fait.

Donc moi, j'en suis là à protéger comme je peux ce que j'ai de plus précieux en moi, mon essence originelle, mon âme pour ne pas qu'elle soit atteinte par les noirceurs de mon terreau familial.

Je n'ai pas trop osé sortir, tous ces bruissements extérieurs ne m'inspiraient pas vraiment confiance. J'ai pris beaucoup de temps en retrait pour observer ce monde qui m'effrayait mais m'attirait en même temps. Je me suis protégé comme j'ai pu pour m'adapter à mon milieu de Vie basé sur la destruction.

Puis le jour est venu de sortir au grand jour, j'ai donc fui ce terreau infertile ; presque toxique pour tenter de voir d'autres horizon plus chaleureux.

Tout en rampant au ras du sol, je me suis développé, tout doucement d'une manière subtile et prudente.

Je savais au plus profond de moi-même que c'était un moment de transition, que je devais en passer par là et je gardais confiance qu'un jour moi aussi je serai un magnifique arbre qui abriterait lui-même la Vie.

J'ai construit ma force intérieure en gardant subtilement le contact avec cette étincelle de vie à l'intérieur de moi, cette

flamme ne s'est jamais vraiment éteinte même si parfois je ne pouvais plus sentir sa chaleur. J'ai plusieurs fois plongé dans mes ténèbres ! Tout ça m'a permis de m'élever, lentement mais sûrement, vers la lumière en prenant de la distance avec mes racines, condition sine qua non à mon propre épanouissement.

A l'intérieur de moi, il y a eu une division. Je ne savais plus vers où me diriger et je suis donc parti dans deux directions différentes.

J'ai voulu m'élever vers la lumière mais j'ai été trop ébloui par ce soleil que je n'avais pas l'habitude de côtoyer avec une telle intensité. L'habitude du sombre, mes croyances venues de mon terreau familial que le bonheur est suspect et inaccessible ; que l'on ne peut pas faire confiance au monde extérieur et aux créatures qui l'y habites on refait surface.

J'ai donc investi mon énergie dans la branche située un peu plus bas. Je me sentais plus en sécurité, plus proche du sol. Et puis au cas où une tempête ressurgirait, je tomberais de moins haut. Je me suis ensuite redirigé vers la terre pour m'assurer qu'elle était bien là en-dessous de ma ramure et qu'elle ne m'abandonnera jamais. J'ai pu replanter mes racines grâce à ce soutien inconditionnel de ma terre fertilisée par l'humus de mes expériences des années précédentes, j'ai ainsi pu reprendre de la vigueur pour reconsolider ma branche fragilisée par les événements ultérieurs qui ont ébranlé mon être tout entier.

Ce temps de transition, où rien ne se passait en apparence, m'a été très bénéfique et j'ai encore appris sur mes propres forces intérieures. J'ai pu prendre conscience de mes capacités à surmonter le pire tout en gardant cette foi inébranlable que

L'Univers est là, que je ne suis jamais seule, que je suis guidé pour évoluer vers la meilleure version de moi-même.

Cet espoir qu'une place m'attends sur cette terre, mais pas n'importe quelle place, Ma place !

Fort de cette confiance nouvellement retrouvée, porté par mes nouvelles racines replongées dans Ma propre terre refertilisée, j'ai enfin pu retourner vers Ma lumière.

Au printemps de ma Vie, grâce à la douceur de l'air ambiant et aux chants des oiseaux, le bonheur est revenu.

Je bourgeonne doucement, on peut déjà voir quelques fleurs. Elles prennent leur temps pour éclore mais on peut déjà sentir leur parfum subtil et unique.

Des abeilles butinent autour de moi joyeusement, il y a de la Vie...

Un monde nouveau s'offre à moi, je sens que ce moment tant attendu de m'épanouir arrive doucement.

Je me sens prêt à co-crée avec d'autres être en cheminement intérieur et j'inclurai même ceux qui ne font pas partie de mon espèce parce qu'on est tous interreliés et interdépendants.

Les humains sont des êtres passionnants et intrigants, d'une diversité étonnante.

Œuvrant donc tous ensemble dans le même but, la même envie, l'espoir d'un monde meilleur.

Coloré de mille couleurs où chacun a sa place à tenir sur cette belle fresque qu'est la Vie.

Trouvons chacun notre propre note et rassemblons-nous pour co-créer un magnifique concert.

Nous sommes notre propre chef d'orchestre, à nous de décider quelle note prendre et de laisser notre   me chanter aux rythmes de la Vie.

Savourons chaque instant en profitant de ce qui nous est donné dans ce présent qui nous est offert.

Soyons dans l'action tout en étant détachés du résultat, sans aucune forme de pression envers nous-même. En étant simplement dans la présence de ce que l'on fait.

Dans l'être.

En restant à l'écoute de soi, de ses besoins et de ses limites dans une certaine forme de paix intérieure, en essayant d'être dans ce fameux lâcher prise parfois tant recherché.

Prendre soin de soi, se respecter,   a passe par soi en priorité.

Tout vient de l'intérieur.

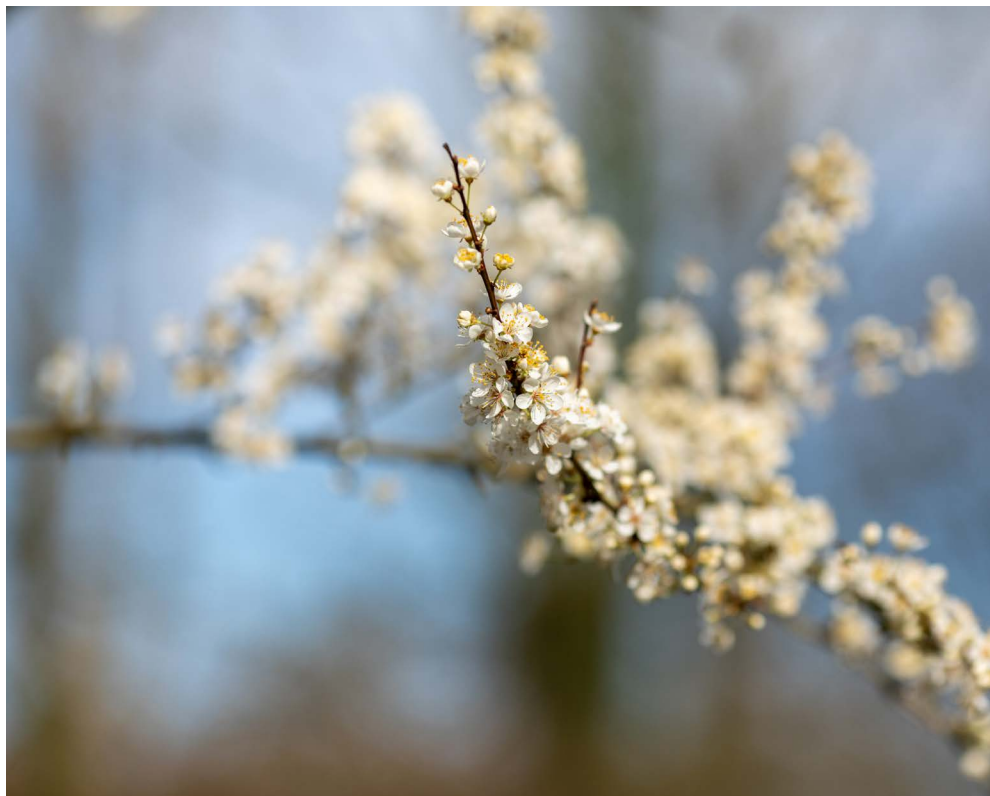
La Nature est un bel enseignant, prendre le temps de l'observer et s'en inspirer comme modèle m'a toujours permis d'avancer sur mon chemin.

Elle est d'une grande sagesse, elle était là bien avant que les Hommes arrivent sur terre, elle est immuable.

Son écosystème est impressionnant.

Je reste persuadée que nous, Humains, sommes capables de s'intégrer sur cette belle planète qu'est la Terre dans le respect de chaque espèce.

L'histoire d'un prunier résilient,



SÉDUITE PAR UNE TOUTE PETITE FLEUR

MARIE-PAULE TOUSSAINT

Séduite par une toute petite fleur rose-mauve sur une
branche nue.

La beauté de la fleur, sa fragilité aussi.

Enfin, l'arrêt du temps.

Les questions, étonnement. Je ne l'ai jamais vu.

Comment sera cet arbuste dans quinze jours, dans un mois,
dans deux mois ?

...

Juste envie d'aller la revoir !

Je suis retournée voir ma petite fleur.

Oserais-je dire que je suis un peu déçue ?

Elle m'a semblée moins jolie qu'il y a 1 heure ou 2.

Mais c'est l'ensemble qui est joli.

La branche, les boutons et quelques fleurs.

J'ai regardé le pied du « buisson »... énorme.

On dirait qu'un gros tronc d'arbre a été coupé.

Alice m'a montré la photo des jeunes pousses qui lui ont inspiré son texte.

Une fois de plus, je suis séduite.

Par le sujet, ces jeunes pousses, dans les tons rouge-aubergine, d'une très jolie couleur, et qui émergent de la paille. C'est beau, c'est la vie.

Et séduite par l'imaginaire d'Alice qui arrive à écrire toute une petite histoire qui colle tellement bien à ce que j'ai vu !

J'ai aussi envie de remercier Alice pour son écoute.

Je lui ai parlé de mon enfance, de ma naissance au Congo, de la période où nous étions en Belgique et papa là-bas.

De notre façon de communiquer par lettres. De papa qui était à des milliers de kilomètres de nous et se faisait obéir !

Et je me suis sentie écoutée, vivante.

Le papa d'Alice est né la même année que moi, en 1946. Il est mort il y a 10 ans. Mon papa est mort il y a 12 ans.

Nous avons toutes les deux vécu cette expérience d'accompagnement et de sérénité d'avoir fait ce qu'il y avait à faire.

J'ai 77 ans, je rentre dans une période où il est temps que je mette de l'ordre.

Que je me prépare à la mort afin de libérer mes enfants.

RACINES TUBÉREUSES ET CAMARADES : RELEVONS-NOUS !

ALICE JASPART

Dans un temps où les humain.e.s s'étaient entretué.e.s à coups de bombes, de gaz et de haine, des racines tubéreuses cogitaient au fin fond de la terre massacrée.

Le chaos régnait en surface mais le calme semblait revenir, peut-être temporairement. Les racines avaient décidé d'en profiter pour se réunir d'urgence.

Elles avaient ressenti le besoin vital de se rassembler. Sous le choc, aucune n'osait parler. En silence, elles se rapprochaient les unes des autres. Instinctivement, leurs petites extrémités fibreuses se cherchaient, se touchaient, comme pour vérifier qu'elles étaient bien en vie.

Tout doucement, grâce à leur rapprochement, les racines tubéreuses sentirent leurs nutriments se réanimer. L'humidité remontait des terres profondes, venant drainer leurs fibres fragiles mais entrelacées. Les racines sortaient peu à peu de leur tétanie. Elles osèrent relever les yeux, puis se regarder et se sourire timidement : elles étaient toutes là.

« Chuuuuuuuuu »... Une première lança le son ; le son de la colère. Et toutes lui emboîtèrent la voix. Leurs extrémités se délièrent pour s'étirer aux notes du Qi Qong.

Au son précis de l'arc-en-ciel, elles se surprirent à passer par une multitude couleurs. Leur membrane brune devenait noire, blanche, jaune, bleue, par intermittence et de plus en plus vite, comme des loupottes d'un temps révolu de fête. Dans le trouble et la stupéfaction, leurs extrémités fibreuses se cherchèrent à nouveau. Elles avaient besoin de toucher pour se rassurer.

C'est alors que les clignotements multicolores s'estompèrent puis s'arrêtèrent sur une couleur nouvelle : le rose pourpre. Pendant que les racines tubéreuses découvraient leur nouvelle parure, une énergie puissante les prit aux tripes.

D'un coup d'un, et à l'unisson, elles se mirent à tressauter puis à danser. Des tiges jaillirent de leur membrane et poussèrent, poussèrent, de toute leur force.

A la surface de la terre, les tiges rose pourpre apparurent et se dressèrent, déterminées, les poings levés. Dehors, le chaos qu'elles redoutaient était bien là. Tout était sans dessus dessous, méconnaissable. Un silence glaçant les entourait.

Ensemble, les pivoines en devenir se donnèrent néanmoins le courage de se regarder puis de regarder autour d'elles et de chercher les potentiels mouvements, aussi infimes puissent-ils être.

Et quelle ne fut pas leur surprise de voir apparaître plusieurs de leurs compatriotes crocus, jonquilles et pâquerettes. Tous étaient tourné.e.s dans la même direction.

Les pivoines levèrent les yeux et virent le vieux cerisier,

pourtant fendu en deux, qui brandissait une fine branche. Celle-ci était frêle mais munie d'une garnison de bourgeons délicats.

Face au rassemblement, le cerisier fendu prit la parole puis cria, branche levée :

« La bêtise humaine ne nous aura pas ! Au centre de partage, on sera toujours là » !

Merci à Marie-Paule pour son cerisier inspirant, ses apaisants enseignements de Qi Qong et notre si douce rencontre.



NATURE LOVE

ANONYME

Contexte

Je pars en balade le long de champs, vers des bois ; je marche en méditant sur mon sort et, celui de la haie me terrifie !? Le mot est un peu fort. Elle est déchiquetée et non taillée ; elle fut même arrachée le long de la prairie, envahie par des coulées de boue. Un arbre magnifique prend le soleil d'un autre presque mort. Et, sur le retour, je comprends que je suis contre cette destruction. Et que le dire me fait du bien. Sans quoi l'accepter insidieusement, comme si c'était normal, me fait mal et je me fais mal de le garder en moi ; c'est l'inverse qui est bon. J'accepte que je suis contre ces comportements qui détruisent et, pour construire et vivre ce qui existe déjà et qui est bon.

Texte :

I am in war.
Je suis en guerre.

You destroyed me.
Tu m'as détruite, déracinée, décapitée.

However you knew and you know.
Pourtant tu savais et tu sais.

That without trees the mud flows out of the fields you plow to much.
Que sans haie, la terre s'écoule des champs que tu laboures trop.

Today I am in war against those practices.
Aujourd'hui j'entre en guerre contre ces pratiques que tu as commises.

You made my nature suffering.
Tu as fait souffrir ma nature.

Yesterday it was a destruction.
Hier c'était une destruction.

Today you have a figther.
Aujourd'hui tu as une opposition.

All my anger is against landominators.
Toute ma haine va contre la domination par l'accaparement des terres.

*I will fight for my nature until death and my allies will follow if
you destroys me.*

Je me batterai toute ma vie pour elle et mes allié-e-s
suivront, si tu me détruis.

How will we resolve the declared conflict?

Comment allons-nous résoudre ce conflit déclaré ?

*In order to leave peacefully together, will you stop this
destruction? Will you protect my nature, you too? Will you
meditate? Write? Poetry? What is your proposition for peace?*

Thanks.

Pour vivre en paix ensemble, vas-tu arrêter de me détruire ?

Vas-tu protéger ma nature, toi aussi ? Vas-tu méditer ?

Écrire ? De la poésie ? Quelle est ta proposition de paix ?

Merci.



NUIT

ANTON KOUZEMIN

On dit que...

Du moins, ai-je entendu que...Mais je ne sais pas si c'est vrai. Même si j'ai pu voir un peu, par moi-même, quand j'y étais pendant quelques nuits.

C'était à Vioth. Vioth, un mini-hameau de quoi, 150 âmes, 200 peut-être les saisons fastes. Un âme-eau c'est plus vrai, car il y a des âmes et de l'eau, une petite rivière et du terreau. Fertile. Un humus à tout, qui fait pousser gens, esprits, espoirs et histoires.

J'y étais venu comme beaucoup, pour fuir la ville. Ou plutôt pour s'éloigner de ce qu'on devient comme humain en ville. Car il est bien connu, et pas qu'à Vioth, que le soi-ville et le soi-jardin c'est pas les mêmes personnes. Et de temps en temps, il faut bien changer de peau, s'éloigner du métro pour s'entendre un peu penser. Alors c'est ce que je fis. Et je débarquai à Vioth, dans une petite voiture de location qui crachait ses poumons dans les montées sur l'autoroute.

Il faisait déjà nuit, il faisait un peu frais. Je sortis mon sac de voyage qui était presque vide et je claquai la portière. Le

buisson à côté de moi s'agita. Dans le silence du soir, le bruit des feuilles qui vibraient de toutes part était un chuchotement qui envahissait les oreilles. Le bruit d'une douce vague qui ne reflue jamais. Je vis alors de grandes ailes passer d'une branche à l'autre, puis s'élancer en ellipses, revenant comme des boomerangs, fendant l'air sans bruit, pour se reloger entre les feuilles. J'ai cru reconnaître des étourneaux. Toute une grande famille. Je les laissai se reposer et allai moi-même me coucher.

Cette première nuit, je fis des rêves vibrants. Je rêvai de longs couloirs, de portes qui se ferment et d'autres qui s'ouvrent. Je vis quelqu'un que j'ai connu il y a fort longtemps, que j'avais presque oublié, qui partait et me disait adieu. Je me réveillai mal et endolori. Comme si j'avais réellement couru et traversé des couloirs à n'en plus finir, comme si j'avais pleuré dans ses bras, comme si j'avais dit adieu.

Après les quatre cafés règlementaires, je fis un tour dans le village. Le vent froid piquait, mais le soleil était doux et accueillant. Les habitants, tôt levés, me racontèrent la ville, une boisson rouge à la main, avec leur chien ou leur poussettes, trainant dans les paysages étirés. À Vioth, il y a des légendes véridiques et des vérités légendaires. Je n'ai pas réussi à tout retenir, mais je sais qu'il y a des troupes troglodytes qui hantent encore des couloirs bétonnés, qui attendent l'ennemi qui ne viendra jamais. Je sais qu'il y a des lieux cachés qui abritent d'antiques statues de sombres pucelles, toutes de noir vêtues, servant un dieu que je ne comprends pas ; on dit qu'un certain Brice avait trouvé une statue, comme ça, en bois, comme par hasard sous une ruche, comme si elle l'y attendait et qu'il l'avait apportée sur la place et l'y avait plantée ; on dit que le bois, à la longue, est devenu pierre et qu'autour de cette pierre on avait bâti une église. L'église est

là, je l'ai vue. Mais la pierre est manquante. Et personne ne dit où elle est. Je sais aussi qu'il y a des bébés zombies qui rodent depuis des siècles et qui font peur aux gargouilles qui pendent sur les flancs des chapelles. Je sais enfin qu'il y a tellement à dire qu'on ne saurait l'écrire et que l'écrire, ce serait ici le figer. Or, Vioth est un ruisseau qui file et qui vit. Je rentrai manger et dormir.

La deuxième nuit, je refis le même rêve. Un immense bâtiment, des couloirs qui s'étirent et se chevauchent, on cherche, à deux, quelqu'un qui s'y est perdu. Quelqu'un qui est cher à l'un de nous deux. On court, on appelle, on croise des gens. C'est un hôtel. Il y a du linge qui doit être lavé. On descend encore. Elle prend un couloir, j'en prends un autre. Et l'un de nous deux, chercheurs, s'y perd également. Et un seul se réveille. Je regardai mon téléphone. Il était 4h du matin. Impossible de se rendormir.

Je sortis dans la nuit et je me mis à marcher. Où ? Je ne sais pas. Je marchai et marchai. Je ne croisai aucune voiture. Je marchai tout droit et je vis finalement le soleil commencer à poindre. Alors je rebroussai chemin. Peut-être étais-je arrivé au jour et peut-être était-ce là où je devais aller.

Je décidai dès lors de partir ; je ne pouvais plus passer de nuit à courir et de matin à marcher.

Je rentrai au gîte. L'aube était déjà bien entamée quand je pénétrai dans le jardin partagé. Je voyais la journée grise qui se profilait. Les nuages commençaient leur lente assemblée par-dessus les clochers de l'église. Un chien seul, sa laisse pendante, trotta parmi les cerisiers en fleurs. Peut-être à Vioth, les chiens n'avaient-ils pas besoin des humains, peut-être parlaient-ils aux arbres. Peut-être mentaient-ils aux fleurs, comme on se ment à soi-même en s'imaginant qu'il y

a un lieu où fuir. Je tentai de lui poser la question, mais je ne parlais pas cette langue. J'étais trop loin et trop vieux.

En entrant dans la salle commune, je me rendis compte que j'étais transi de froid. Un feu crépitait déjà dans l'âtre – sans doute les étourneaux, ces lève-tôt, l'auront-ils allumé pour moi. La chaleur rêche se propageait dans l'air. Toutes les histoires qui tissaient la trame vivante de Vioth me passaient par la tête. Je me raisonnais et me disais que c'était là la cause de mes rêves si prégnants. Comme si elles m'avaient possédé avant même que je ne les connaisse. Ou que je les connaisse sans même le savoir. Décidemment, une seule tête ne peut pas accueillir tout ça d'un seul coup. Les histoires, c'est une nourriture. Il faut les laisser se dissoudre en soi, les laisser devenir corps.

Les flammes, oscillant de l'ocre au bleu nuit, balançaient leurs tentacules en caressant mortellement une bûche. Mon rêve n'était qu'un rêve. Je ne voulais pas croire qu'il y avait là autre chose. Mais un sombre sentiment glissait lentement sur ma peau. Et je me sentais comme un imposteur, assis devant les flammes du purgatoire. Je pouvais m'imaginer que ce lieu existait ici pour moi, que les légendes, à Vioth, étaient là aujourd'hui pour que je les entende, que les troupes troglodytes et les vierges en bois pierreux racontaient quelque chose de moi. Je pouvais me faire croire que l'hôtel n'était pas qu'un hôtel, que l'adieu était un adieu. Mais tout était faux. L'impermanence, ici, c'était moi. Et ça, le feu, le savait et se plaisait à le susurrer au tout venant, sifflant, soufflant, passant et restant à jamais.

On dit qu'à Vioth, les rêves surgissent partout. Ils sont tellement présents qu'ils finissent éclabousser par les murs et les jardins. Que les radiateurs deviennent des moutons. Que

les vases deviennent des soleils. Qu'il suffit de vouloir être libre pour voir ses menottes s'ouvrir et tomber.

Je remontai dans ma chambre et pris mon téléphone. Je n'avais plus son contact. Pas de numéro, pas de réseau. Il restait juste un nom dans ma mémoire et le souvenir, vague mais saisissant, jusqu'à la nausée, d'un rêve où je devais laisser partir. Ce n'est pas vrai. Du moins, pas tout à fait. Il y avait également d'autres souvenirs, beaucoup plus lointains, mais aussi beaucoup moins réels.

Je me couchai dans mon lit froid. Quand j'ouvris les yeux, il faisait nuit. Dans le couloir, on appelait mon nom.

LA PRINCESSE AUX FRAMBOISIERS

SOPHIE CHARLIER

Je suis revenue devant le feu et devant cette flamme bleue qui jaillissait lorsque je suis entrée pour la première fois dans le dojo du village de Vioth.

On ne peut pas recréer une flamme donc je n'ai pas pu la refaire pour mieux la décrire.

Je peux la revivre intérieurement pour vous la raconter comme je m'en souviens mais c'est moins précis, moins honnête.

Elle était bleu roi, bleu foncé et tirait vers la droite de la cassette du feu.

D'ailleurs peut-être qu'elle n'était pas exactement comme cela mais que je vous raconte comment j'ai fantasmé cette flamme.

J'aurais d'ailleurs pu la décrire verte et pas bleue mais vous auriez probablement été moins convaincus par ce récit.

Je comprends à l'instant quelque chose qui me déçoit beaucoup. Ce sont les chaises de la salle polyvalente qui sont bleu roi et c'est le reflet de la couleur des chaises sur la vitre

de la cassette qui a donné cette puissante couleur bleue à cette flamme.

J'ai honte. Honte de m'être laissé croire qu'une flamme pouvait être bleu roi.

J'ai donc basé tout ce récit sur un malentendu ?

Certes le récit n'était pas encore très étoffé et j'aurais pu recommencer mais je me raccroche à cette flamme bleue comme une moule à son rocher. Ça ne va pas. En 2023, il faut être résilient, le nouveau concept physique à la mode dans les mouvements New Age dont je fais partie. Il faut être capable d'être comme une balle quand elle impacte le sol : d'une seconde à l'autre, s'écraser pour ensuite revenir à notre forme initiale. J'aurais du recommencer l'exercice. Mais non, moi je veux parler de cette flamme bleue même si ce n'était qu'une illusion, même si c'est uniquement un tour de mon cerveau qui m'a fait croire que cette flamme était bleue. Mais en soi, c'est aussi un tour de mon cerveau qui m'a fait comprendre a posteriori que cette flamme n'était pas vraiment bleue mais que c'était le reflet de la chaise dans la vitre qui lui a imprimé cette couleur bleue. Et puis, je ne peux même pas vérifier avec certitude qu'elle était ou n'était pas bleue cette flamme.

D'ailleurs, si j'étais daltonienne et que je vous disais que cette flamme était bleue, ça ne choquerait personne parce qu'il n'y aurait aucune suspicion sur mon honnêteté intellectuelle.

Mais ici, c'est dérangeant parce que je sais que raconter cette flamme bleue en feignant de ne pas douter de sa couleur serait un mensonge et les menteurs, ça dérange, non ?

Et pourtant. Pourtant ce lieu regorge de beautés naturelles et humaines. Les fleurs des cerisiers qui apparaissent chacune

à leur tour, les petits reliefs parsemés du bocage si typique du Nord de la France, les histoires qu'on pourrait se raconter derrière la mosaïque dessinant un miroir au dessus du feu, l'arbre à souhaits qui nous parle de cette Flore qui aimerait des flocons ou de la pluie ou de ce Jonas qui aimerait plus de cohérence pour le monde.

Ce lieu regorge de trésors et je choisis de raconter un trésor qui soit une imposture.

Est-ce que cela dit quelque chose de moi, du lieu ou du groupe ou encore, de l'activité ?

Et si c'était cette flamme qui voulait nous dire quelque chose en s'imposant à moi et à vous par ricochet ?

Plus tard, à 13h30, 30 minutes après avoir posé mon crayon, j'entends Irène, une des personnes qui participe à ce lieu depuis longtemps, raconter à quelqu'un qu'il ne faut pas forcément chercher la raison qui poussait la fondatrice, Sœur Andrée, à accueillir et recevoir tout un chacun au Centre de Partage : les sans domicile, les alcooliques, les personnes en besoin de fraternité. On ne saura jamais les raisons qui ont poussé Sœur Andrée à trouver en chacun l'humanité et c'est très bien.

Je me demandais si c'est ça que me racontait la flamme bleue ? En fonction du regard que l'on porte à un sujet ou un objet, on peut lui permettre de vivre une autre réalité et on agit sur notre environnement.

Quelle puissance...

Je n'ai donc parlé que d'un trésor qui soit une imposture.

Lors de l'exercice de partage, je tombe sur Anton. Ou Anton tombe sur moi. Est-ce qu'il s'appelle vraiment Anton ?

Quoi qu'il en soit, Anton semble également soigner sa mythomanie par l'écriture. Il aurait loué une voiture pour venir à Vioth, vu des chauve-souris pendant sa promenade de nuit, rencontré la vierge, construit une basilique, dressé un dragon et j'en passe.

Anton est plus audacieux que moi dans ses mensonges.

C'est intrigant.

Est-il plus imaginaire ou plus subversif que moi ?

J'aurais pu aller plus loin qu'une simple histoire de couleur de flamme puisque tout est possible mais je me suis auto-limitée alors que j'aurais enfin pu réaliser tous mes rêves : faire le casse du siècle, me transformer en punk à chien, princesse de Vioth avec un troupeau de serfs à mes pieds tous prêts à faire fructifier mes framboisiers et non. Non, je me suis limitée à une sombre histoire de flamme bleue que j'ai en plus sincèrement vue bleue avant de réaliser l'effet d'optique.

J'interroge Anton sur l'analyse qu'il ferait de ce manque d'audace.

Anton est poli. Il me dit que j'ai quand même persévéré dans cette histoire de flamme bleue. Si j'étais vraiment cette personne pétrie de culpabilité judéo-chrétienne que je décris, j'aurais sans doute insisté sur les fleurs et les mosaïques plutôt que sur la flamme bleue.

Il ne me convaincra pas. D'autant plus que dans la suite de son récit, Anton multiplie avec poésie les fabulations. Cette fois, il me siffle et souffle une histoire de chien qui s'appellerait

Chloé. Mais qui est ce garçon qui se permet de s'approprier le chien de mon amie Sophie ?

Il commence à m'inquiéter.

Que va-t-il encore inventer ?

Quand s'arrête la fiction ?

Il me dit qu'il se promène la nuit armé d'un fusil... Dois-je le croire ? Dois-je m'enfuir ?

Je pense que je ne vais pas bien dormir.



